

REVUE SPIRITE

JOURNAL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

17^e ANNÉE.

N^o 2.

FÉVRIER 1874.

A propos des corps simples, réponse à quelques objections.

P. E. B..., 21 décembre 1873.

A l'occasion de la communication sur la phthisie insérée dans la *Revue spirite* du mois de mars 1873, nous avons reçu de deux correspondants, adeptes de la doctrine spirite, diverses objections auxquelles nous allons essayer de répondre.

Nous ne nous dissimulons pas combien notre tâche est difficile, et combien sont faibles nos ressources intellectuelles, et nos connaissances scientifiques pour aborder un sujet d'une aussi haute importance, et nous attaquer à des principes que la science considère comme des axiomes indiscutables. Mais, ne voyant que le but à atteindre, c'est-à-dire l'élucidation de la grande question des fluides, nous ne craignons pas de diriger nos études vers ces matières encore si obscures, pour tâcher d'y jeter quelque jour; en marchant toutefois avec prudence et précaution, et en n'abandonnant pas un instant le fil précieux destiné à nous guider, c'est-à-dire en ne perdant jamais de vue les principes que le Maître Allan Kardec nous a laissés comme le fondement de sa doctrine.

C'est dans cet esprit de prudente recherche qui anime aussi, nous en sommes persuadés, nos correspondants, et nous conduira tous ensemble, nous en avons le ferme espoir, vers le but que nous poursuivons, c'est dans cet esprit, disons-nous, que nous allons reprendre les principales objections qui nous sont faites, ou plutôt qui sont adressées à la théorie exposée par l'Esprit qui a signé : « D. Demeure. » Si nous ne parvenons pas à les résoudre d'une manière précise et péremptoire, nous aurons du moins la satisfaction d'avoir tenté de poser quelques jalons sur ce chemin encore

inexploré ; et nous ajouterons, pour être vrai, que si notre démonstration a pour résultat d'éclaircir, dans une certaine mesure, les doutes que cette nouvelle théorie a jetés dans l'esprit de nos frères, nous en rapportons d'avance tout le mérite à nos guides du monde invisible qui ont pour mission de nous distribuer la lumière à mesure que nous devenons plus capables de la supporter.

Cela dit, nous commencerons par reproduire textuellement les principales objections qui nous sont adressées ; en les plaçant ainsi sous les yeux de nos frères, nous les mettrons à même de mieux juger de la valeur des réponses que nous pourrons y faire.

La première, dans l'ordre chronologique, est du 12 avril 1873, et date ainsi de quelques jours seulement après la publication de l'article qui l'a soulevée. Son auteur, *M. Amalelo Mateos*, de Barcelone, la formule en ces termes : « Nous savons tous que le carbone, dans l'état actuel de la science, est considéré comme un corps simple ainsi que l'azote ; et par conséquent l'azote ne contient de carbone, pas plus que le carbone ne contient de l'azote. Mais comment est-il possible que le carbone élaboré dans les organes puisse se convertir en azote ? Comment expliquer ce changement de nature ? Comment le carbone peut-il manquer d'être carbone, pour se transformer en une substance corps simple aussi ? Pour qu'un corps simple soit modifié, il lui faut la combinaison d'un autre corps, et il en résultera alors un composé, mais jamais un autre corps simple. De plus, la combustion du carbone avec l'oxygène produit de l'acide carbonique composé de deux corps simples qui ont été combinés.

« De la combustion du carbone avec l'oxygène, il ne reste aucun résidu, ainsi qu'il a été démontré par diverses expériences ; et les cendres qui sont déposées dans nos fourneaux après avoir brûlé du charbon, sont des substances terreuses que la houille ou le charbon végétal contiennent en combinaison, comme substances organiques.

« Ainsi donc, je trouve inexacte l'appréciation de l'Esprit, etc... » Et plus loin : « Mais ce que, pour le moment, je ne puis admettre sans être démontré, c'est que l'azote se fabrique dans l'organisme ; nous ne pouvons pas comprendre qu'il s'y fabrique des corps simples, mais bien qu'il s'y opère des combinaisons — que nous sommes encore loin de connaître — de divers corps simples pour en former tout naturellement des corps composés..... » Tels sont les questions et les doutes que *M. Amalelo Mateos* veut bien nous communiquer. Le fait affirmé par la communication lui paraît

impossible à réaliser, ou tout au moins incompréhensible, et il s'appuie, pour combattre notre théorie, sur les travaux scientifiques qui ont mis à découvert les diverses combinaisons des corps étudiés par la chimie.

Notre second correspondant, sans nier comme le premier, ni admettre non plus le fait de la conversion du carbone en azote (il n'examine pas la question à ce point de vue), nous adresse les observations suivantes : « En effet, que vous dit-on? L'azote est le remède de la phthisie ; mais l'azote de l'air ne peut servir ; il faut un azote particulier fabriqué dans le corps. On ne vous dit pas comment se forme cet azote dans le corps de ceux qui ne deviennent pas phthisiques, ni comment il cesse de se former chez ceux qui le deviennent.

« Ensuite, pour remplacer cet azote qui ne se forme plus, on vous dit de puiser dans le pèrisprit des désincarnés qui en contient une ample provision, et du meilleur. Puiser? Comment? Par le sentiment, c'est-à-dire toujours instinctivement : quand donc arriverons-nous à la notion?... »

Et plus bas : « Il existe une maladie qu'on appelle chlorose, vulgairement les pâles couleurs. Cette maladie a été bien des fois guérie par le fer, et très rapidement ; et puis, on s'est aperçu que le fer ne guérissait pas toutes les chloroses.

« Quand l'homœopathie a éclairé la pathogénie des maladies, on a reconnu que plusieurs maladies pouvaient produire la chlorose, et on est arrivé à cette conclusion que le sang pouvait être altéré de plusieurs manières, tantôt par le défaut d'action d'un ou plusieurs organes, tantôt par la surexcitation de la fonction d'un organe qui déprime les autres.

« Ne pourrait-il pas arriver la même chose pour l'azote dans la phthisie? Le meilleur procédé scientifique serait alors d'étudier le concours de chaque organe à la transformation de l'acide carbonique en azote, et surtout en cet azote particulier qui n'est ni celui de l'air, ni celui des aliments? Serait-il permis à vos guides d'éclairer cette question? Ensuite, autre question, que je pose aux médecins spirites et homœopathes : ne pourrait-on pas expérimenter l'azote et faire sa pathogénésie comme on a fait celle de tant de médicaments, et la comparer avec celle des remèdes que nous appliquons contre la phthisie? »

Docteur D. G. »

Nous commençons par répondre que nous acceptons de grand cœur cette dernière conclusion, et nous verrions avec bonheur les

hommes de science tourner de ce côté leurs investigations, pour tâcher d'arriver par cette voie à la guérison de cette fatale maladie contre laquelle leurs efforts sont restés jusqu'à ce jour à peu près impuissants.

Nous nous trouvons d'autant plus à notre aise pour discuter les objections qu'on vient de lire, que nous avons affaire à deux spirites qui nous suivront volontiers, nous en avons la conviction, sur le terrain de la doctrine que nous prendrons pour point de départ de nos déductions. En effet, le premier parle, en terminant sa lettre, « de notre belle doctrine », en termes qu'il nous est permis de considérer comme une adhésion formelle à l'enseignement d'Allan Kardec ; et le second, M. le D^r D. G***, est un des correspondants assidus de la *Revue*, qui travaille avec autant d'ardeur que de savoir à l'élucidation de la question capitale des fluides. Il est bon de faire cette observation, parce que, nous le répétons, notre démonstration va prendre pour base les principes professés par Allan Kardec ; et il est clair que nous ne pourrions espérer persuader, par ce moyen, ceux qui repoussent les enseignements spirites, tout en n'admettant ni l'existence de l'âme, ni sa survivance au corps, ni son individualité qui se conserve distincte dans l'espace après sa séparation des organes corporels. Pour ceux-là, évidemment, notre argumentation n'aura aucune espèce de valeur, et il s'en trouvera peut-être parmi le nombre qui nous prendront en pitié, pour le temps et la peine que nous consacrons à nous occuper de ce qu'ils appellent des chimères. A ces sceptiques, qui sont aussi nos frères (nous ne serions pas spirites si nous pouvions l'oublier), nous n'avons rien à répondre, sinon que nous espérons que la lumière luira pour eux comme elle a brillé pour nous, le jour où ils voudront étudier sérieusement le Spiritisme, et travailler à se rendre compte des phénomènes *très réels* qu'il est venu nous découvrir et nous expliquer.

Parlons donc pour les spirites, et rappelons tout d'abord quelques faits généraux que la révélation spirite a mis en évidence, et dont elle a déduit ensuite ses principaux enseignements. Dans divers passages des ouvrages fondamentaux que nous a laissés le Maître (*Livre des Esprits, Livre des Médioms, Genèse*), il est établi que l'Esprit, une fois débarrassé des entraves de la matière corporelle, séjourne dans l'espace, à nos côtés, au milieu des fluides qui constituent l'atmosphère terrestre, et dont il se sert pour ses principales manifestations, en les combinant avec son propre fluide périsprital. C'est par cette action du périsprit sur les fluides que sont expliquées les appa-

ritions fluidiques, les manifestations physiques de corps frappés, ou d'apports d'objets matériels et autres phénomènes se reproduisant très fréquemment, et dont aucun spirite ne voudrait contester la réalité.

Après avoir constaté son influence au point de vue de l'action de l'esprit sur la matière pendant l'erraticité, demandons-nous quelle est la nature et l'essence intime du fluide périssprital qui, pendant l'incarnation, permet à l'âme de se maintenir en relation constante avec les organes corporels. Les livres de la doctrine nous répondent que le périssprit est composé d'une sorte de matière quintessenciée plus ou moins éthérée, selon le degré d'avancement de l'Esprit auquel il sert d'enveloppe.

C'est cette enveloppe fluidique qui facilite l'union de l'âme avec le corps, comme cela résulte du passage suivant de la *Genèse* (ch. XI, n° 18) : « Lorsque l'Esprit doit s'incarner dans un corps humain en voie de formation, un lien fluidique qui n'est autre qu'une expansion de son périssprit, le rattache au germe vers lequel il se trouve attiré par une force irrésistible dès le moment de la conception. A mesure que le germe se développe, le lien se resserre : sous l'influence du *principe vital matériel du germe*, le périssprit, qui possède certaines propriétés de la matière, s'unit *molécule à molécule* avec le corps qui se forme ; d'où l'on peut dire que l'Esprit, par l'intermédiaire de son périssprit, prend en quelque sorte racine dans ce germe, comme une plante dans la terre. Quand le germe est entièrement développé, l'union est complète, et alors il naît à la vie extérieure. »

Nous lisons dans le paragraphe précédent du même ouvrage : « Le fluide périssprital est donc le trait d'union entre l'Esprit et la matière. Durant son union avec le corps, c'est le véhicule de sa pensée pour transmettre le mouvement aux différentes parties de l'organisme qui agissent sous l'impulsion de sa volonté, et pour répercuter dans l'Esprit les sensations produites par les agents extérieurs. Il a pour fils conducteurs les nerfs, comme dans le télégraphe le fluide électrique a pour conducteur le fil métallique. »

Tel est le rôle que le périssprit joue dans le phénomène de l'incarnation. Ces faits, qui portent en eux leur enseignement, pourront nous aider à déterminer la véritable nature du fluide périssprital. Si le périssprit s'unit molécule à molécule avec la matière corporelle, comme nous l'apprend le texte que nous venons de citer, c'est qu'il doit exister quelque affinité entre le fluide périssprital et la matière.

C'est, du reste, ce qu'affirme Allan Kardec, lorsqu'il dit que le périsprit possède *certaines propriétés de la matière*. Cette opinion est encore corroborée par cette autre assertion, que c'est sous l'influence du principe vital *matériel* du germe que se resserre le lien qui rattache l'âme au germe. Donc, c'est la matière qui attire le périsprit, et cette attraction ne peut résulter que d'une certaine similitude de nature entre les éléments qui constituent le périsprit et ceux qui composent la matière; on peut donc affirmer, sans crainte de se tromper, que le fluide périsprital n'est que de la matière affectant une forme particulière et douée de propriétés spéciales.

Cette conclusion peut d'ailleurs se déduire d'un autre passage de la *Genèse* (ch. VI, *Uranographie générale*, n^{os} 3, 4, 5 et 6) que nous recommandons particulièrement à la méditation des partisans des corps simples, où l'Esprit qui l'a dicté fait entendre que la création doit dériver d'un élément unique, *la matière cosmique*, qui, soumise aux diverses forces de la nature, change continuellement d'état, tantôt se raréfiant et s'éthérisant au point de devenir un fluide très subtil, tantôt se concrétant et se coagulant, si nous pouvons nous exprimer ainsi, au point de revêtir la forme de la substance grossière et tangible qui vient faire impression sur nos sens.

D'après ces aperçus, il paraîtrait rationnel d'admettre que le périsprit est composé d'une matière qui ne diffère de celle du corps qu'en ce point, qu'elle est parvenue à un certain état d'éthérisation ou, pour parler plus juste, que ses particules sont réduites à un tel degré de division, qu'elles ont cessé d'être pondérables à nos instruments ordinaires et échappent, dans l'état normal, à l'appréciation de nos organes. Et c'est avec cet agent subtil approprié aux fonctions qu'il doit remplir, que l'âme entretient ses communications avec la matière grossière et plus concrète qui constitue l'organisme corporel.

Telle est, si nous avons bien compris, la pensée du Maître, la déduction logique qu'on peut tirer des principes qu'il a formulés sur la nature du périsprit.

Et maintenant, après avoir constaté la nature du fluide périsprital, entrons plus avant dans notre sujet, et examinons la question de savoir par quels procédés ce périsprit, instrument indispensable de l'âme, s'entretient et se renouvelle de manière à s'épurer toujours davantage, et à faciliter par suite le travail de l'Esprit par une obéissance plus entière à sa volonté. Ici, notre guide nous fait subitement défaut : Allan Kardec n'a pas jugé à propos de nous rensei-

gner sur ces divers points, sans doute parce que le moment n'était pas venu d'entrer dans ces détails, et peut-être aussi de crainte que trop de développements ne jetassent l'obscurité sur les principes qu'il avait mission d'établir. Cependant, nous marcherons avec l'aide des Esprits qui nous assistent ; et ce qui nous fait espérer qu'ils voudront bien diriger nos études, c'est qu'eux-mêmes en ont fait naître l'occasion en nous dictant spontanément la communication qui a donné lieu aux objections que nous essayons de résoudre.

Nous avons vu que c'est par l'entremise du péricrit que l'âme agit sur le corps, et que c'est en circulant dans les conduits nerveux que le fluide péricrital entretient cette communication constante entre l'âme et les organes. Pour rendre sa pensée sous une forme plus claire et plus saisissante, le Maître a comparé le fluide péricrital circulant dans les conduits nerveux, au fluide électrique qui se transmet par le fil métallique.

Étant admise, cette fonction organique du péricrit, il est tout naturel de se demander si cet agent, qui sert d'intermédiaire entre l'âme et le corps, si ce fluide, disons-nous, est toujours identique à lui-même, c'est-à-dire s'il peut indéfiniment remplir son rôle physiologique sans se modifier et sans s'altérer ; en d'autres termes, s'il participe de l'incorruptibilité de l'âme. — La réponse à cette question n'est pas difficile, et la poser sous cette forme c'est presque la résoudre. Nous avons reconnu, en principe, que le fluide péricrital est de la matière : il doit donc, comme la matière, être soumis à des modifications continuelles et à des changements incessants. Il y a, du reste, une autre raison pour qu'il en soit ainsi : on nous a enseigné que le fluide péricrital est constamment dans un état de pureté proportionnel au degré d'avancement moral de l'Esprit auquel il sert d'instrument ; donc, à mesure que l'Esprit s'élève, son fluide, au lieu de rester ce qu'il était auparavant, subit des modifications qui l'épurent toujours davantage, et c'est là, croyons-nous, le but principal de l'incarnation. C'est par son union avec le corps que l'âme réussit à purifier cette matière qui compose son péricrit, et à la réduire en particules toujours plus subtiles afin qu'elle obéisse plus docilement à sa volonté, et lui permette de s'élever plus facilement au-dessus du monde matériel.

Nous devons donc reconnaître que le fluide péricrital se transforme pendant l'existence terrestre ; et cette transformation dure tout le temps que l'âme est en rapport avec la matière corporelle, c'est-à-dire aussi longtemps que se prolonge l'incarnation. Mais

comment se renouvelle-t-il? Où puise-t-il les matériaux destinés à l'entretenir? Évidemment, ce doit être dans la matière que le corps s'assimile, et au moyen des organes dont il dispose. Mais est-ce par les voies de la digestion ou de la respiration que le périsprit s'alimente? Allan Kardec nous dit simplement que l'âme puise son périsprit dans les fluides ambiants; mais en s'expliquant ainsi, il a sans doute voulu parler de la concentration originaire du fluide périsprital autour de l'âme errante, ne préjugant ainsi en aucune sorte la question qui nous occupe. Il semblerait rationnel de penser que le périsprit puise concurremment les éléments qui lui sont utiles dans les matériaux fournis par la digestion et la respiration, puisque le jeu régulier de ces deux fonctions est indispensable au maintien de la vie. Cependant, le rôle principal paraît devoir être attribué aux organes respiratoires, puisque le corps se passerait bien moins de temps et plus difficilement de respirer que de manger, et que la mort par asphyxie est incomparablement plus prompte que celle qui est le résultat de l'inanition.

A présent que nous avons, pour ainsi dire, préparé le terrain par l'exposition préliminaire de ces principes, qu'il nous paraissait utile d'établir pour faciliter l'intelligence des explications qui vont suivre, nous entrerons au cœur de la question en examinant quels sont les rapports de la fonction respiratoire, avec l'entretien et le renouvellement du fluide périsprital.

C'est au moment précis de la naissance, c'est-à-dire à l'instant où le nouveau-né fait sa première respiration que l'âme prend définitivement possession de son corps. *Le livre des Esprits* nous l'apprend en ces termes : « L'union commence à la conception, mais elle n'est complète qu'au moment de la naissance. Du moment de la conception, l'Esprit désigné pour habiter tel corps y tient par un lien fluide qui va se resserrant de plus en plus, jusqu'à l'instant où l'enfant voit le jour : le cri qui s'échappe alors de l'enfant annonce qu'il fait nombre parmi les vivants et les serviteurs de Dieu » (ch. VII, n° 344).

D'un autre côté, la science nous enseigne que dès que l'enfant a respiré, et que, sorti du sein de sa mère, il est né à la vie extérieure et indépendante, une nouvelle période commence pour le développement de ses organes. Des changements importants, que nous n'avons pas à détailler ici, s'effectuent dans le mode de circulation du sang. Celui-ci prend un cours nouveau, et vient se revivifier aux poumons qui commencent alors seulement leur fonctionnement nor-

mal. Que se passe-t-il donc au moment de la naissance? Un fait fort simple en apparence, et qui a pourtant des conséquences de la plus haute importance au point de vue physiologique : c'est l'introduction de l'oxygène de l'air dans le sang, au moyen de l'appareil respiratoire. Voilà le phénomène capital qui provoque des transformations si considérables dans l'organisme de l'enfant qui, auparavant, ne recevait l'oxygène que modifié et comme tempéré par son passage à travers le sang de la mère.

Puisque l'introduction directe de l'oxygène dans les poumons du nouveau-né est l'occasion d'une modification aussi surprenante dans le mode de circulation du sang; puisque, d'un autre côté, le passage du *Livre des Esprits*, que nous venons de citer, nous apprend que c'est au moment de la naissance seulement que l'union est complète entre l'âme et le corps, nous sommes tout naturellement induits à conclure que l'âme se sert de l'oxygène comme d'un véhicule, pour pénétrer dans le corps du nouveau-né, et que c'est cette prise de possession qui entraîne tous les changements physiologiques dont nous venons de parler. Mais l'âme, même en voie d'incarnation, n'existe pas dans l'espace à l'état d'être abstrait; elle est constamment entourée d'une enveloppe éthérée, le périsprit, dont une expansion, nous a-t-on dit, forme le lien fluidique qui la rattache au germe, mais qui n'en continue pas moins à la délimiter, si nous pouvons ainsi parler, et à la constituer à l'état d'individualité distincte au milieu des fluides ambiants. Donc le périsprit, du moins cette partie qui, pendant la période d'existence intra-utérine du fœtus, était restée à l'extérieur pour faire cortège à l'âme, doit, en même temps qu'elle, pénétrer dans le corps par l'intermédiaire de l'oxygène, au moment où l'enfant commence à respirer; et cela ressort évidemment de ce fait, que l'âme n'agissant sur la matière corporelle qu'à l'aide de son périsprit, elle ne pourrait, sans son secours, opérer ces graves modifications qui signalent son union définitive avec le corps. Ainsi, le périsprit achève de se fixer dans l'organisme en s'y introduisant avec l'âme et par l'entremise de l'oxygène que l'enfant respire au moment de sa naissance. Telle est la conclusion logique où nous ont conduits les données de la science combinées avec les révélations des Esprits sur le phénomène de l'incarnation.

(A suivre.)

CÉPHAS.

Journal du prince Emile de Sayn Wittgenstein.

Extrait textuel. — « J'ai reçu le 15 décembre 1873, à mon hôtel Palace, à Londres, la visite de miss Cook et de M. Luxmore ; miss Cook est charmante, et, pendant une demi-heure d'entretien avec ce grand médium, de tous côtés des coups étaient frappés dans l'appartement, faisant par leur continuité un vacarme réel. Je fus invité à une séance pour le 16 décembre, à huit heures du soir. (J'avais assisté à une séance de William la veille, je devais le recevoir chez moi le lendemain.)

« 16 décembre 1873. — J'arrive émerveillé à mon hôtel, je suis ahuri de tout ce que j'ai vu et entendu ; j'étais avec vingt-cinq personnes des deux sexes, parmi lesquelles madame Tappan, le célèbre médium orateur, qui donne des séances publiques et gratuites ; pour rendre hommage à la vérité, j'affirme que cette dame parle de manière à électriser tout le monde, elle m'a profondément ému, autant que l'était ce grand public anglais représenté par toutes les classes de la société. Quel silence, quel recueillement ! Les penseurs sérieux devraient faire un voyage à Londres, pour avoir la satisfaction d'entendre le médium, madame Tappan.

« Chez miss Cook, où j'étais à huit heures, M. Luxmore a permis que l'on visitât, en toute liberté, les deux salons et les meubles qu'ils contiennent, liberté dont, pour ma part, j'ai usé largement, je l'affirme. Miss Cook vint parmi nous ; ses mains furent liées avec force l'une contre l'autre, avec des cordons assez larges en fil, de manière à les comprimer fortement ; un autre fut passé autour de sa taille, elle était assise, et ce cordon, passé dans un anneau rivé au siège, fut tourné sur son cou de telle manière qu'elle ne put bouger.

Les nœuds furent cachetés par les assistants. Une seule lampe à demi-flamme, voilée par un transparent bleu, éclairait suffisamment le salon ; on forma un cercle allongé, dont les extrémités touchaient le cabinet ; les mains étaient unies pour établir la chaîne. Après quelques minutes d'attente, un chuchotement semblable à celui de l'oiseau qui gazouille sembla nous prévenir de la bienvenue de l'Esprit... Puis la portière en draperie de gaze du cabinet s'agita vivement, un bras nu en sortit pour faire un signe, enfin le côté droit de la tenture s'ouvrit, donnant accès à la

plus ravissante des apparitions ; elle se tenait droite, le bras droit posé sur sa poitrine, l'autre tombant le long du corps et tenant la portière ; elle semblait passer en revue les personnes présentes. C'était l'Esprit de Katie, mille fois plus belle que sa photographie ; j'avais devant moi une jeune femme idéale, grande, souple, élégante au possible, gracieusement drapée, et, sous son voile blanc, passaient quelques cheveux châtain ; sa robe traînante, comme une tunique antique, couvrait entièrement ses pieds nus ; ses bras ravissants, minces et blancs, étaient visibles jusqu'au-dessus du coude. Les attaches de ce corps sont fines ; les mains, un peu grandes, ont des doigts longs et effilés, roses vers le bout ; la figure est plutôt ronde qu'allongée, pâle ; la bouche est souriante, les dents fort belles, le nez aquilin ; les yeux bleus fort grands, fendus en amandes et frangés de longs cils qui semblent les abriter ; de beaux sourcils finement arqués ; enfin, dans cette apparition d'un Esprit, il y a une grâce semblable à celle de Psyché descendue de son piédestal, et dire que cet ensemble, qui représente un être vivant, est la reproduction fidèle de ce qui est mort depuis des siècles, et va s'évaporer comme un souffle!!... Pourtant, dans cette vision que j'ai froidement contemplée et analysée, tout paraît vivant, l'étoffe de son voile est réelle au toucher, et les fossettes de ses coudes semblent chaudes et palpables ; vue de loin, on la prendrait pour miss Cook, d'après la loi établie : « *Le pèrisprit emprunté par un Esprit au Médium, en garde l'empreinte ;* » c'est comme un air de famille. Mais ici, l'apparition est grande, svelte, pleine de distinction, tandis que miss Cook, quoique très-jolie, est beaucoup plus petite, ses mains sont menues et il ne peut y avoir de confusion, ce sont deux personnes distinctes.

« L'apparition se retira pour reparaitre de mon côté, près du rideau où j'étais placé, elle semblait m'examiner curieusement, et je m'aperçus qu'en elle, ce qui rappelle le spectre, c'est l'œil ; il est beau au possible, mais il est hagard, fixe, avec un regard glacial ; malgré cela, la bouche sourit, la poitrine se soulève, en elle tout dit : je suis heureuse d'être un moment parmi les mortels ; de son petit chuchotement saccadé, mais infiniment gracieux, elle nous dit : je ne puis encore trop m'éloigner de mon médium, mais bientôt j'aurai plus de force ; quand on ne l'a pas comprise, elle se répète avec une impatience enfantine. Elle est venue vers moi, m'inspectant avec une sorte de curiosité méfiante, faisant de petits signes de tête coquets et souriants, quand tout bas je lui adressais des paroles

émues. Devenue plus hardie, elle me demanda mon nom, voulut savoir ce que signifiait ma plaque (décoration que porte le prince), et disparaissait subitement pour reparaitre de l'autre côté de la portière ; pendant son absence, dans les pièces contiguës, on entendait les meubles rouler, se bousculer avec bruit, et des coups frappés imitaient ceux de quelques enfants qui s'amuse. Je lui demandai à deux reprises de me montrer son pied ; elle releva d'abord gracieusement sa robe et m'en présenta le bout ; sur mon instance, elle le découvrit jusqu'à la cheville ; je vis un pied délicat, celui d'une statue antique, blanc, potelé, mignon comme celui d'un bébé, haut et cambré, les doigts finement attachés et d'une pureté de dessin irréprochable ; mais tout cet ensemble se mouvait d'une pièce, la vie réelle y manquait.

« Katie-King causait, riait, plaisantait avec chaque assistant, les interpellant par leur nom, avec une vivacité, une espièglerie enfantine et des mouvements mutins ; elle gesticulait de la main droite, comme le font les femmes d'Orient, avec les mouvements de doigts et les inflexions de poignet particuliers à ces races, accentuant ainsi ses paroles en les accompagnant de gracieuses inflexions de tête ; souvent, par un geste pudique, elle ramenait le voile sur son cou ; en un mot, tout en elle, traits, taille, costume, gestes, porte l'empreinte des femmes du Levant, on ne peut s'y tromper.

Je la priai, si toutefois cela se pouvait, de m'écrire quelque chose ; M. Luxmore s'y opposa, mais Katie lui donna une tape sur la tête, insista et demanda papier, plume et encre ; on les plaça à terre devant elle ; se baissant avec rapidité, elle écarta vivement ce qui ne lui convenait pas avec la mutinerie d'une enfant impatiente, prenant une feuille de papier blanc que je lui tendis et la trouvant trop résistante, elle en choisit elle-même quelques autres dans le tiroir d'une table dont elle se servit comme appui, se décida pour le porte-crayon offert par M. Luxmore et écrivit rapidement, en l'air et sans appuyer la feuille, la phrase qui suit, après m'avoir demandé la permission d'employer un nom d'affection : « *My dear Emile y*
« *will not forget my promise to come to Germany y shall see you*
« *again ; before long ever, your friend ; Annie Morgan.* » Elle signe ainsi, prétendant que c'était là son vrai nom au temps de la reine Elisabeth. — « *Mon cher Emile, je n'oublierai pas ma promesse de*
« *venir en Allemagne ; je voudrais vous voir encore avant de vous*
« *quitter pour toujours.* *Votre amie, Anne Morgan.* »

« L'écriture est celle d'une communication médianimique ordi-

naire, mais il est curieux et très-intéressant d'avoir vu un Esprit nous donner de l'écriture directe. Le sens de la lettre est motivé par ma prière, je désirais la posséder en Allemagne; elle demandait mon adresse, et je la priai de s'adresser à mes Esprits protecteurs, qui la guideraient; elle répondit : *J'irai*, mais elle ajouta : « *Sans*
« *doute vous ne pourrez me voir, je ne viendrai qu'après avoir quitté*
« *mon Médium, dans quelques mois.* » Miss Cook m'avait dit, au commencement de la soirée, que Katie la quitterait dans quelques mois et n'en semblait point contrariée, car souvent elle a des disputes avec elle tout en étant très-soumise à l'Esprit protecteur du médium. Miss Cook, chose curieuse, tout en aimant Katie et étant sans cesse avec elle, en a peur surtout la nuit, heure à laquelle elle n'aime pas la voir apparaître inopinément, d'autant plus qu'elle lui joue des niches, la jetant parfois hors de son lit; évidemment, parfois il y a obsession. Pour en revenir à notre soirée, Katie semblait peu à peu se familiariser avec moi et me prendre en amitié, grâce aux paroles bienveillantes et fraternelles que je lui adressais tout bas; de préférence elle se tenait de mon côté, sans avancer plus loin que la portière, répondant avec ingénuité à mes demandes.

« Un monsieur de la société, peu intelligent, ayant adressé une demande assez inconvenante à Katy, elle froissa vivement quelques feuilles de papier qu'elle lui jeta avec dédain; elle déclara vouloir réveiller son médium, et pendant le chant qui termine les séances, elle démagnétisa son médium avec vivacité, nous dit bonsoir et disparut. »

Tel est le récit que nous transmet M. *Broccard Boullan*, notre reporter, au nom de M. le prince *Emile de Sayn Wittgenstein*. Nous prions avec instance tous nos amis de vouloir bien s'adresser à Londres, à M. *Broccard Boullan*, 98, *Lupus Saint-Pimlico*, ils trouveront dans cet honorable gentleman un homme convaincu, éclairé, un réincarnationiste, qui les dirigera dans les études sur la phénoménalité, offertes aux voyageurs par les médiums exceptionnels qui ont pris rendez-vous à Londres. M. B. Boullan est un homme de bonne volonté.

(A suivre).

Un homme de précaution.

« Un rédacteur de la *France* a entre les mains la lettre de faire part suivante :

« Monsieur JOSEPH-GABRIEL PRÉVOST jeune a l'honneur de vous

faire part de son décès qui a eu lieu le à l'établissement de l'orphelinat qu'il a fondé à Cempuis en 1863.

« *Signé* : PRÉVOST jeune. »

Nota. — Ce billet a été fait par prévision, pour en éviter l'embarras après mon décès à ceux qui me survivront.

« Le même original, dit le journal, a fait imprimer cette autre circulaire :

« Vous êtes prié, de la part de M. JOSEPH-GABRIEL PRÉVOST jeune, décédé le ... mil huit cent..., d'assister à son convoi et aux prières qui seront dites le Il sera ensuite déposé dans le caveau *qu'il a fait faire par prévision en 1863*. Il remercie à l'avance du dernier service que la société bienveillante vient de lui rendre. PRÉVOST. »

« Les dates sont en blanc ; M. Prévost vit toujours, et c'est de l'imprimeur que notre confrère tient ces deux curieuses pièces. »

Grâce à la presse, ce petit article a fait le tour de la France et des quatre parties du monde, ce phénomène ayant ému les braves gens qui regardent la mort comme l'inconnu et le plus grand des malheurs. M. Prévost, qui a quatre-vingts ans, travaille encore au bénéfice de l'humanité, l'administration de sa maison de retraite de Cempuis ne lui laisse pas un instant de répit, ce dont il est heureux ; à son grand âge, il voit autour de lui quarante ou cinquante orphelins sauvés des griffes de la misère, pleins de santé, joyeux, recevant une bonne instruction ; l'emploi d'une fortune en vue de faire le bien, n'est-elle pas la santé morale de l'Esprit ?

M. Prévost est spirite, il met en pratique l'esprit de cette doctrine ; la mort, pour lui, est le réveil d'une vie meilleure, et comme il sait prévoir, selon sa bonne et exemplaire habitude, il a préparé la dernière demeure pour son vêtement de chair, ne s'inquiétant de son Esprit que pour le châtier ici-bas, et chasser loin de lui l'égoïsme et l'orgueil, ces plaies fort mal accueillies dans l'erraticité.

La photographie spirite.

Monsieur Buguet, photographe à Paris, reçoit chaque jour bon nombre de visiteurs, venus pour obtenir quelques épreuves spirites ; en général, nos amis demandent la visite d'un être aimé et vénéré, quelques-uns parmi eux, se trouvent trop heureux lorsque sur leur épreuve il y a les traits d'un être inconnu. Nous avons considéré, comme réincarnationistes, que l'empreinte d'un visage sur la plaque sensibilisée, était matériellement la plus évidente des vérités énoncées par notre doctrine ; nous connaissons M. Buguet,

nous suivons ses expériences avec attention, avec un soin minutieux, et comme la plus stricte honnêteté préside à toutes ses manipulations, que nous avons affaire à un homme convaincu de l'existence des Esprits, de l'importance pour notre doctrine de bien établir la réalité du fait dont il est l'instrument passif, nous affirmons à tous nos lecteurs que l'on peut, avec confiance et sans arrière-pensée, aller chez cet opérateur. Il y a 12 à 14 ans, Allan Kardec racontait dans une soirée qu'à Dijon il y avait eu, sur les carreaux de vitres d'une maison, l'empreinte des traits d'une personne morte depuis quelques mois; les passants étonnés, s'arrêtaient pour contempler le visage de ce revenant qui, derrière les vitres de sa chambre, avec son bonnet de coton habituel, regardait dans la rue; quelques-uns montèrent dans la maison pour prévenir les habitants de ce fait extraordinaire, mais on n'y trouva pas l'Esprit; pendant que la foule affirmait la présence du décédé, de l'intérieur de l'appartement on ne voyait rien sur les vitraux; ce phénomène dura plusieurs jours, l'empreinte ayant persisté. A ce sujet, Allan-Kardec nous disait : « Dans quelques années, en vous
« plaçant devant un objectif, si le photographe est médium, vous
« obtiendrez l'empreinte bien dessinée des Esprits, cela est promis;
« si un désincarné, par un moyen qui nous est inconnu, peut
« imprimer ses traits sur un verre ordinaire, à plus forte raison, le
« fera-t-il sur la plaque polie et sensibilisée au bain d'argent; la
« logique l'indique, l'analogie le prouve. »

Les assistants se récrièrent et deux chimistes qui s'occupaient de photographie déclarèrent ceci : « l'objectif ne pouvant prendre que des objets visibles (fait que l'expérience a démenti), cela ne peut être la réalité. » Dernièrement, nous avons présenté M. Saint-Edme, photographe, chez lequel nous avons eu le vif désir de nous éclairer, à M. Buguet, qui, immédiatement, l'a prié de faire quelques expériences avec lui; nous avons obtenu un résultat décisif; M. Bérot, photographe qui doutait de la réalité de cet important phénomène, est venu avec nous chez M. Buguet, qui n'a pas mis la main sur les instruments; M. Bérot a manipulé lui-même; il a emporté chez lui la plaque sur laquelle l'empreinte spirituelle existe; nous devons, avec M. Buguet, aller faire des épreuves dans l'atelier de M. Bérot. Ainsi, pour les hommes qui savent, obtenir une image est une merveille, et celui qui, il y a 12 ans, eût donné cette preuve, eût été regardé comme un fabricant de miracles; on eût payé des sommes folles l'obtention de ce phénomène important.

Sur vingt poses, il y a dix ressemblances constatées ; les autres empreintes appartiennent à des Esprits que nous avons dû connaître dans les vies antérieures ; un spirite convaincu doit, sans autres explications, comprendre que dans la multiplicité de nos existences, des amitiés bien chères, inaltérables, ont dû s'établir entre Esprits incarnés, leur visite à ces chers inconnus pour nos yeux matériels, ne doit pas moins être accueillie avec un vif sentiment de reconnaissance ; atomes ou sentiments, rien ne se perd dans la création.

En envoyant un portrait quelconque à M. Buguet, on peut obtenir un Esprit évoqué ; il ne peut rien affirmer, mais ce que nous avons vu bien des fois, c'est l'obtention des traits d'un enfant, d'une mère, etc., etc., en posant sur une table et devant l'objectif, un portrait photographié. Sur un registre spécial, les personnes qui ne craignent pas de s'affirmer, déclarent avoir obtenu satisfaction ; les signatures sont nombreuses.

Coïncidence remarquable.

En 1868, madame B. de la M***, artiste et âme distinguée, admirait les œuvres de Benvenuto Cellini, se demandant ce qu'était devenu l'Esprit du grand sculpteur, de l'homme de génie, ferrailleur ardent, entêté, terrible, aux passions désordonnées ; elle sentit une commotion profonde, un choc fluidique. Médium auditif, elle entendit distinctement : « *Il est ouvrier forgeron* ». En lisant la *Revue* de janvier 1874, à l'article qui concerne Fabre le forgeron, ce médium dessinateur, dont les grands artistes admirent le tableau déposé, 7, rue de Lille, madame B. de la M*** s'est rappelée son souvenir de voyage en Italie ; elle s'est dit : « Quelle preuve contre les ennemis de la réincarnation : un génie peut devenir un artisan, le manouvrier peut s'élever au rang d'un grand artiste. »

CORRESPONDANCE

Mystères d'Edwin Drood. Les Diakka.

Amis, je viens vous parler d'un médium américain écrivant sous la dictée de Charles Dickens, la fin des *Mystères d'Edwin Drood*, œuvre resté inachevé par la mort de cet auteur renommé dans les deux mondes.

Le médium est un ouvrier, travaillant de son état dix heures par jour ; vers onze heures du matin et vers huit heures du soir, il tombe dans un état somnambulique ; c'est ainsi qu'il a écrit douze cents pages, formant quatre cents pages d'impression, en voie de pu-

blication en Angleterre, sur les indications de Charles Dickens lui-même. Cet Esprit a déjà annoncé le titre d'un nouveau roman, si on ne détourne pas le médium, qui au commencement se révoltait contre l'obsession de Dickens, mais a fini par céder aux conseils de ses amis et du célèbre écrivain qui lui aurait promis une meilleure santé et aussi un avantage pécuniaire. Le médium le voit souvent assis près de lui pendant la dictée, grave, le menton soutenu par une de ses mains. Quand il veut cesser d'écrire, l'Esprit pose une main sur celle du médium, qui déclare si désagréable ce contact glacial d'une main froide, qu'il s'en est trouvé presque mal au début.

Le médium a pris l'ouvrage à la phrase interrompue par la mort de Dickens ; de nouveaux personnages ont été introduits au fur et à mesure que le besoin s'en présentait ; tout pour les juges compétents paraît être l'œuvre de Dickens, tellement sont frappantes la ressemblance de style et les qualités littéraires de l'auteur ; personne ne doute plus que ce ne soit sous la dictée de Dickens que le médium ait écrit, et l'on promet à ce fait un grand retentissement dans le monde.

Le numéro de décembre de la *Revue* de Leipzig contient une lettre d'Amérique signée : « D^r G. Bløede. » Dans cette lettre, le docteur parle d'un opuscule récent de la plume du célèbre voyant, Andrew-Jackson Davis, sur la réincarnation. Dans cet écrit, dont le titre est : *Les Diakka et leurs victimes terrestres*, il s'agit des communications et des manières de voir que ce Swedenborg moderne aurait obtenues au moyen d'un ami et guide du monde des Esprits, nommé James-Victor Wilson, dans le but de faire connaître les habitants d'une contrée appelée : *le Pays de l'Été* ; c'est, paraît-il, un vaste et magnifique désert. Les habitants de ce pays sont désignés sous le nom de Diakka et comprennent la classe si nombreuse des Esprits qui, sans être méchants et malfaisants, ne sont occupés qu'à mystifier et tromper le monde en propageant toutes sortes d'erreurs et de faux systèmes. C'est à cette influence des Diakka que Davis attribue la doctrine de la réincarnation propagée en France. Ainsi, selon ces messieurs, Davis et Bløede, la doctrine de la réincarnation n'est autre chose qu'une farce jouée par les Diakka au Maître Allan Kardec et à ses adhérents, et les œuvres de Davis sont à leur 12^e édition !!!

Bløede ajoute, dans sa lettre, que toute la littérature spirite ne contient pas un seul fait probant, qui affirme la réincarnation d'une

manière incontestable : J'ai soixante ans et un gourdin, bien souvent il s'est abattu sur des bêtes qui avaient un semblant de bon sens, et ne vous semble-t-il pas étonnant de voir des hommes soi-disant sérieux parler à des gens raisonnables qui ont fait leurs humanités, qui depuis quarante ans font de la médecine, à toutes les personnes intelligentes et éclairées qui s'occupent de Spiritisme, que les Diakka nous ont rendus aveugles et fait déraisonner ? Je suis étonné que les noirs confrères de MM. Blæde et Davis, si nombreux en France, ne leur aient pas recommandé l'eau de Lourdes, ce spécifique unique contre la fièvre, la sottise et les idées préconçues. Mieux avisés, ils adresseront une requête à l'avocat ***, au docteur ***, qui feront avec empressement droit à leur demande.

J'ai là les prospectus du journal mensuel que le Conseiller d'Etat russe, Alexandre Aksakof, se propose de publier en trois feuilles, sans augmentation de prix, à partir du mois prochain, sous le titre d'*Etudes psychiques* ; il le rédigera à Pétersbourg et le fera imprimer à Leipzig par Oswald Mütze, avec le concours de littérateurs allemands et anglais.

Ainsi, tandis que la nation la plus spirituelle de la terre, dit-on, fait des processions et s'enivre d'eau de Lourdes, les Russes s'occupent de haute philosophie et de Spiritisme sous les yeux de leur empereur !

A vous,

Y. P. BROU, D^r CHERFIS.

Esprits turbulents, à Saint-Pétersbourg.

Je viens de lire cette note dans la *Feuille de Pétersbourg*. C'est un fait remarquable, que je tiens à vous communiquer :

« Dans la nuit du 11 au 12 septembre, dans la rue Glazowe, maison Zibine, il s'est passé des choses étonnantes. La nuit, quand tout le monde dort, dans l'un des appartements de cette maison, on sonne ; on ouvre la porte, on ne voit personne ; une minute après, on sonne de nouveau avec violence, on ouvre, — personne?... En un mot, à peine la porte est-elle fermée, que la sonnette s'agite sans interruption. On appelle le concierge, on fait inutilement des recherches sur l'escalier. Au même instant, dans l'appartement même, commence toute une bataille, tout s'agite dans la chambre ; tasses, cafetières, vaisselle, etc., etc. Les voisins effrayés accourent, et à leurs yeux se présente une vraie diablerie, car tous les ustensiles de ménage volent d'un coin à l'autre de l'appartement ; une

bouteille vide casse la vitre et tombe dans la cour. On fait demander la police et le prêtre et ce dernier commençait à officier, quand une force invisible lui jette un bouchon à la tête, et transporte une casquette par la chambre. A la nuit tombante, les bruits ont cessé ; la police est arrivée, elle a fait des recherches et n'a trouvé personne ; comment verbaliser?... »

Vous le voyez, monsieur, les phénomènes s'accroissent ; il faudra bien en définitive accepter la vérité spirite, cent fois démontrée ; il faut que les aveugles voient et que les sourds puissent entendre.

DE LVOFF.

La psychométrie du professeur Denton.

Très honorés frères en Spiritisme,

J'ai l'honneur et le plaisir de vous envoyer quelques essais d'une nouvelle médiumnité selon la théorie du professeur Denton, de Boston (Amérique). Ce professeur écrit dans *l'Ame des choses*, qu'à tout objet s'attache un souvenir qui peut être présent pour un médium doué de la vue psychométrique ; les preuves dont fourmillent son livre étant des plus remarquables, et madame Denton étant elle-même un médium de cet ordre, j'ai fait quelques essais que je vous soumetts.

Vous avez raconté à vos lecteurs, si nombreux, que je possédais les facultés de médium guérisseur ; médium au verre d'eau, médium écrivain, ce que prouvent les ouvrages : *Geist, Kraft, Stoff* (*Esprit, force, matière*), et *Betrachtungen* ; aujourd'hui, tout en mettant la dernière main à des *Etudes sur le monde des Esprits*, livre imprimé chez M. Mütze, à Leipzig, intitulé : *Studien über die Geisterwelt*, qui contiendra des dessins médianimiques obtenus par mon époux le baron Eugène de Vay, j'ai pensé, messieurs, que la *Revue* pourrait insérer les phénomènes obtenus par ma faculté psychométrique.

« *Premier essai.* — Ma belle-mère me donne un étui en écaille, qu'elle avait reçu comme souvenir d'une amie partie pour l'autre monde ; cet objet m'était inconnu ; il était roulé dans des papiers et placé dans un mouchoir dont on bande mon front ; on eût pu le poser dans ma main, sans que je cherchasse à le tâter : si la curiosité est l'écueil de la médiumnité, la confiance est sa force. Je ferme les yeux et analyse attentivement toutes mes sensations ; ma vue spirituelle voit des tableaux très distincts, parfois ils sont confus ;

la présence de personnes sympathiques me donne confiance et courage, les moqueurs rendent impossible un essai quelconque.

« *Essai sur l'étui en écaille.* — *Sensations* : Maux de poitrine ; vue du profil d'une vieille dame, d'un fleuve avec des bords sablonneux, d'un navire, d'un lorgnon et d'une tortue. Par l'écriture, avant d'avoir vu l'objet, j'obtiens ce qui suit : « Tu as ressenti le
« mal qui emporta la vieille dame dont tu as vu le profil ; elle avait
« donné cet objet à ta belle-mère, il provient d'une tortue recueillie
« au bord du Nil par un navire marchand ; le lorgnon fut tiré de
« la même carapace. »

« *Deuxième essai.* — Ma belle-mère place dans mes mains, et soigneusement ployés, des os de païens trouvés dans une caverne de la Hongrie ; ils avaient été offerts par un monsieur. *Sensations* : Je vois un monsieur en chapeau ; puis, un homme sauvage demi-nu, au milieu de grands arbres, près d'un fleuve très large ; il y a des animaux inconnus ; des ouvriers creusent dans la terre.

Explications des Esprits. — « La personne vue est celle qui a
« donné à ta belle-mère les os des hommes primitifs, trouvés dans
« les fouilles opérées dans une vieille caverne pleine de squelettes
« antédiluviens. »

« *Troisième essai.* — Ma belle-sœur, baronne Banhidy, place sur mes mains son anneau de noces bien enveloppé. — *Sensations* : Je vois son époux et je décris une contrée où se trouve une maison ; les détails sont reconnus, c'est l'habitation qui abrita la nouvelle mariée. Je ne connais pas cette contrée.

« *Quatrième essai.* — Bague de noce de ma belle-sœur, Mathilde de V***. — *Sensations* : Je vis son époux, j'eus des maux de poitrine et un accès de toux, état maladif de cette dame à cette époque.

« *Cinquième essai.* — Mon beau-père me donne, enveloppée dans un mouchoir, une tabatière qui m'était inconnue, elle lui venait d'un ami qui autrefois la reçut d'une dame à laquelle il était fort attaché ; elle avait, sur le couvercle, son portrait et ses initiales en diamants, elle datait de 1814. — *Sensations* : Je vois une dame du temps de Napoléon I^{er}, habillée avec une taille très courte ; j'ai envie d'éternuer et désire prendre une prise de tabac ; bien sûr, j'ai du tabac dans le nez, combien cela me chatouille ; je fais involontairement le geste de prendre une prise de tabac avec le pouce ; je vois une plantation de tabac et une belle ville dont tous les habitants sont mis à la mode de 1814. Un personnage tient une taba-

tière sur laquelle se trouve les traits d'une belle femme ; puis j'aperçois une caverne, on creuse, et dans les charbons recueillis, je reconnais la gangue du diamant.

« *Sixième essai.* — Mon mari me mit sur le front un bandeau dans lequel il y avait la lettre d'un ancien ami à lui, capitaine de hussards, que je ne connaissais pas. — *Sensations* : Je vois un homme grand et fort ; il me semble être un hussard ; allons ! dis-je en frappant sur la table avec le poing ; il faut que je parle hongrois ; ma moustache est bien belle ; médianimiquement, j'imitai si bien les allures de cet inconnu pour moi, que mon mari, étonné et stupéfait, se hâta de m'ôter le bandeau. Avec la lettre d'une personne quelconque, placée comme celle dont je viens de parler, j'imité, paraît-il, toutes leurs allures.

« *Septième essai.* — L'un de mes cousins, membre de la Société anthropologique de Gratz, le comte G. V***, enveloppa avec soin plusieurs objets que je n'avais jamais vus : 1° une photographie de sa fiancée, placée dans un étui de cuir, acheté chez M. Rodek, à Vienne, au Kahlmarkt, avec les initiales de son beau-père A. D., qui le lui avait donné, c'est un homme blond. — *Sensations* : Je sens un baiser ardent sur les lèvres ; l'objet enveloppé a été embrassé, bien sûrement ; je vois un A, un D, un monsieur blond, au Kohlmarkt de Vienne ; l'objet vient de là. — 2° G. W*** me donne une petite urne romaine, urne de larmes, déterrée en Italie. — *Sensations* : Je suis triste, mon cœur est gros et une larme coule sur mes joues ; j'aperçois des hommes occupés à une fouille ; ils déterrent des os, de petits pots d'une forme inconnue et pointus dans le bas. Je désire les dessiner, le dessin dont je fais le tableau est le même qui recouvre ces urnes ; j'entends parler des hommes, ce sont des athlètes grands et forts, bruns, parlant dans un langage doux et mélodieux, ce n'est pas de l'italien ; 3° G. W*** me donne un petit poignard mince, à longue lame pointue, très-fin et du seizième siècle. On l'avait soigneusement ployé dans plusieurs foulards. — *Sensations* : Je vois une barque sur la mer, en Italie ; les rameurs sont gais, vêtus comme au seizième siècle et ayant autour de la taille des écharpes recouvrant des petits poignards soigneusement cachés ; le tableau s'efface, et soudain je sens une douleur aiguë dans le côté droit du cou. Il me semble trouver là un trou fait par un poignard ; la lame a traversé la gorge et la trachée artère ; j'étouffe, l'air me manque, je me sens mourir doucement !... Je suis dans un appartement style seizième siècle, sur lequel il y aurait beaucoup à parler ;

sur un lit superbe en chêne, fouillé artistement, entouré de rideaux en velours rouge, est étendue une belle femme, très pâle, ayant au côté droit du cou la blessure faite par le petit poignard. Une seule goutte de sang se voit sur l'oreille; à côté d'elle, je vois un homme vêtu à la mode du siècle, long manteau de velours, un *baret* ou casquette de même étoffe; il se glisse et entr'ouvre la porte de sortie. C'est affreux! Fort effrayée, je jette l'objet loin de moi. »

Je l'espère, messieurs, quelques-uns de vos médiums essayeront ce nouveau mode de manifestations. Jadis, il fallait, pour avoir le droit de porter ses regards vers le passé, être dégagé par l'influx magnétique d'un magnétiseur, et désormais, par l'action de la pensée et par la pratique de *l'âme des choses* (*the soul of things*), des médiums pourraient, comme moi, dévoiler bien des choses inconnues, étonner les sceptiques et apporter une force nouvelle pour la propagation du Spiritisme.

Baronne ADELMA DE VAY, née comtesse WURMBRUND,
A Gavobitz, en Styria, par Gratz (Autriche).

Remarque. — Nous remercions madame la baronne Adelma de Vay, pour son initiative et sa manière de comprendre la bonne propagande. En livrant son nom à la publicité, elle rejette avec une franche hardiesse les préjugés de caste qui arrêtent les progrès de la pensée; elle appartient à cette légion d'âmes fortes qui voient la vérité et veulent la faire connaître. Nous constatons chaque jour, que chez bien des personnes autrefois timorées, craignant les on-dit, il y a ce désir bien accentué de ne pas reculer devant les affirmations personnelles; c'est une petite révolution morale bonne à constater.

Remède de mademoiselle Hermance Dufaux.

Nos lecteurs doivent avoir remarqué dans la *Revue* de novembre 1862 la recette donnée par un Esprit à mademoiselle H. Dufaux; c'est une pommade qui guérit les clous, abcès, panaris, plaies et blessures, avec ou sans esquilles; elle épure, fait aboutir en peu de temps et cicatrise aussitôt.

Une personne qui, dans maintes circonstances, en a fait un heureux usage, a dû, pour pouvoir s'en servir, employer les manipulations suivantes :

Faire fondre 62 grammes de cire jaune dans une casserole, sur un feu très-doux; quand la cire est liquide, y ajouter deux cuillerées

et demie à bouche d'huile d'amandes douces, en remuant jusqu'à ce que ce mélange fume légèrement. Alors, ajouter un petit sachet de toile contenant 8 grammes de cumin et 4 décigrammes de safran. Il faut maintenir ce sachet au fond de la casserole pendant six minutes précises ; puis retirer le tout du feu, laisser égoutter et même presser un peu le sachet qu'on retire du liquide. La pommade ainsi faite, il faut la verser dans de petits pots assez larges d'ouverture, pour permettre de gratter le dessus avec un couteau afin d'éviter d'y faire des trous, ce qui la gâte.

Pour l'usage, l'étendre sur un morceau de toile et l'appliquer sur la partie malade, en la renouvelant une seule fois tous les jours.

DISSERTATIONS SPIRITES

Parmi les appelés, il y a beaucoup d'élus.

Vermantes, décembre 1873.

Messieurs et frères en croyance,

Je vous envoie des dictées médianimiques ; elles me semblent de quelque intérêt par les marques d'identité des Esprits, par le langage particulier à la classe sociale à laquelle ils ont appartenu, par les preuves qu'elles donnent, que parmi les appelés il y a de suite beaucoup d'élus, puisque sur les cinq Esprits dont vous recevez les communications, quatre se disent heureux. Je dois cependant reconnaître que de pauvres Esprits souffrants, presque tous connus de moi, sont venus implorer des prières, signalant comme cause de leurs souffrances leur manque de charité envers leurs frères de la terre.

Veillez agréer l'expression de mes sentiments fraternels et sympathiques.

Docteur E. C....

Il y a quelques années, j'ai obtenu, à l'aide d'un jeune médium écrivain, de nombreuses communications prouvant d'une manière incontestable l'identité des Esprits, puisqu'elles provenaient de personnes plus ou moins connues de moi, ayant habité la commune où je réside. Ces communications, toutes spontanées, en indiquant la position actuelle des Esprits, révèlent parfaitement, à ceux qui les ont connues, quelles étaient les qualités bonnes ou fâcheuses des personnes avant leur mort.

3 janvier 1869. — Un Esprit, après bien des essais, réussit à tracer ces mots : « Marie...., allez chez mon père, je vous parlerai « là. Je consolerais mes parents. »

D. — Faites-moi connaître le nom de votre père. — *R.* — *Marie Deletan*, aux Fourneaux.

D. — Mais, ma petite Marie, ton père ne me croira pas. — *R.* — Il ne croirait pas son enfant, qui lui parlerait?

Marie Deletan est une enfant de huit ans dont j'ignorais la mort et même la maladie; elle était morte dans la nuit précédente.

4 janvier. — Marie revient et trace des lettres *aaaa*, comme un enfant qui apprend à écrire, puis elle écrit : « Ah! mes amis, par-
« donnez à la petite Marie qui se croit toujours en classe avec les
« petites filles. »

D. — Sais-tu que j'ai été voir ton père et ta mère? — *R.* — Oui; j'y étais.

D. — Ils étaient bien chagrins de ta mort. — *R.* — Pauvre père, pauvre mère, qui regrettent le bonheur de leur petite Marie.

D. — Tu es donc heureuse? — *R.* — Oui; dites-leur que je suis bien heureuse.

7 janvier. — « Si, du coin où vous êtes, vous pouviez voir le
« bonheur réservé aux petits innocents qui vous quittent, bons pères
« et bonnes mères, vous ne pleureriez jamais. LA PETITE MARIE. »

9 janvier. — « Mes amis, que le bon Dieu est bon. Il n'y a pas
« de beautés pareilles à tout ce que j'ai vu, depuis que j'ai quitté la
« terre. MARIE DELETAN. »

Une bonne vieille femme étant venue vivre dans la famille de son neveu, à qui elle donna tout ce qu'elle possédait, n'y trouva pas les égards et les soins qu'elle espérait; après avoir souffert plusieurs années, sans jamais se plaindre, elle mourut; le feu s'était communiqué à ses vêtements par une chaufferette, dans une chambre froide où elle vivait reléguée. Deux jours après sa mort, elle se communiqua spontanément.

19 mai 1870. — « Ah! mes amis, qu'il est bon de quitter la
« terre pour s'envoler dans le Paradis. Ah! mes amis, je n'ai pas
« besoin de vous dire les souffrances que j'ai endurées sur la terre.
« Mais je leur pardonne bien. Dites-leur que je leur pardonne. B. »

D. — Ainsi, vous êtes heureuse pour avoir beaucoup souffert? — *R.* — Oui.

D. — Et vous avez pardonné? — *R.* — Oh! oui.

14 novembre. — L'Esprit qui se présente est loin d'être heureux comme les deux premiers; il est encore dans un grand trouble.

« Ah! mes amis, je suis la mère *Robineau*. Je suis dans l'obscurité. Quelles ténèbres! Je suis perdue!!! Ah! mes amis, je ne suis
« pas morte. Je ne sais où on m'a menée. Ah! je voudrais bien voir
« clair, moi. »

D. — Persuadez-vous bien que vous êtes morte, et priez Dieu de

vous pardonner pour être soulagée. — *R.* — Ah! mais, ça n'est pas juste ça.

15 novembre. — « Mes amis, quelle terrible mort! Que je souffre.
« Ah! mes amis, qu'il faut souffrir pour s'en aller de cette terre.
« Mauvais séjour que celui de la vie à la mort.

« Femme **ROBINEAU.** »

L'Esprit a sans doute dit séjour pour passage.

Le 20 novembre, un Esprit se communiqua spontanément et ne donna que des phrases incohérentes, sans suite, où cependant je remarquai de l'indignation contre les gens hypocrites et trompeurs; il ne voulut pas se faire connaître. Un de nos Esprits familiers nous dit : « *C'est le père Liquois* ». Le père Liquois était un vieillard mort depuis quelques jours, à la suite d'une longue agonie. Pendant ses dernières années, il avait été frappé d'aliénation mentale. Il avait toujours vécu entouré de l'estime générale.

21 novembre. — « O! mes amis, en voilà de pauvres mortels,
« qui vont rejoindre le séjour des élus!!! Moi, pauvre fou que j'étais
« sur la terre; moi, qui depuis de longues années étais là, comme
« un enfant qui n'a encore dit que ces mots : « Papa et maman ».
« Mes bons amis, après une longue agonie, voilà que j'ai quitté la
« terre. O! mes amis, que j'ai été heureux. Là, j'ai revu une partie
« de ceux qui avaient fait mon bonheur sur la terre. »

D. — Père Liquois, vous êtes donc heureux. — *R.* — Oui.

D. — Voyez-vous la mère B***? — *R.* — Oui. Pauvre malheureuse! elle a été une martyre, aussi elle est heureuse à présent.

D. — Voyez-vous la mère Robineau, morte quelques jours avant vous? (L'Esprit ne répond pas.)

23 novembre. — Mon fermier, *Pierre Peltier*, qui avait perdu sa vieille mère depuis un mois, vint quand j'étais avec mon médium en évocation d'Esprits; celui de sa mère se présente spontanément.

« O! mes amis; ô! M. C.....; si mon Pierre était là, je
« serais bien contente de causer avec lui. MÈRE PELTIER. »

D. — Si vous voulez, bonne mère, je vais l'appeler. Il est en bas.
— *R.* — O! M. C....., je serais bien contente qu'il viendrait,
mais attendons, je serai peut-être plus heureuse plus tard.

D. — Alors, je lui répéterai ce que vous allez me dire? — *R.*
— O! que vous êtes bon, M. le docteur; je voudrais bien lui dire
combien on est heureux, quand on a toujours suivi les commande-
ments de Dieu et quand on a toujours répété cette belle prière :
Notre père, qui êtes aux cieux. Ah! que l'on est heureux, quand on
a fait tout cela sur la terre.

D. — Dites-moi si vous êtes heureuse? — *R.* — O! je suis bien
heureuse. Je ne puis pas en dire autant de mon fils, qui est mort
l'autre jour.

D. — Comment se nommait-il, votre fils qui vient de mourir? —
R. — Louis.

D. — Vous souvenez-vous que je vous ai souvent dit, que vous seriez plus heureuse dans l'autre monde que sur la terre? — *R.* — Je me rappelle tout ça. Je me rappelle aussi ce bon Louis (c'est le jeune médium, mon domestique), qui m'était si bon aussi.

Après la séance, j'appris du fermier, Pierre Peltier, que son frère Louis était mort depuis peu de jours. Toutes ces communications sont transcrites textuellement, telles qu'elles ont été données par les Esprits. Tous avaient appartenu à la partie la moins éclairée de la population de nos campagnes. Docteur E. C....

Misanthropie; mépris de l'humanité; découragement de faire le bien.

L'humanité est généralement ingrate, injuste, exigeante; elle est toujours imparfaite. Cependant l'homme n'est pas autorisé à s'isoler de la société par dégoût de la perversité d'autrui; à renoncer à faire le bien parce qu'il n'a rencontré qu'ingratitude; à haïr ses semblables parce qu'il a surpris en eux de misérables desseins.

Se replier en soi et se faire un peu égoïste à la suite de déboires politiques ou particuliers causés par l'injustice, est une tendance pleine de danger à laquelle on est hélas! trop facilement et trop fréquemment convié, mais à laquelle il faut opposer une énergique résistance. Deux Esprits nous montrent ce qui advient à celui qui manque de bienveillance pour l'humanité, qui est inflexible envers elle et qui se décourage du bien. Les souffrances de ces Esprits sont grandes parce que tous deux ont été très loin dans cette mauvaise voie. Mais il ne faut pas oublier que, même pour être aussi coupable, si l'on se laisse aller à la moindre faiblesse dans ce sens, on subit les conséquences de sa faute, et l'on se prépare d'amers regrets.

« *Redou.* — Qui êtes-vous? — Un mort qui se repent de ses fautes et qui vient te prier de lui être utile. J'ai eu la triste existence que voici. J'ai vécu au milieu du monde, seul, sans amis, sans affection. J'ai passé une existence inutile aux autres, inutile à moi-même. J'ai vécu dans le mépris de l'humanité; n'ayant pas d'estime pour mes semblables, j'aurais dû au moins avoir pour eux de la commisération et de la bienveillance; ne pas songer à les poursuivre de mes sarcasmes, et surtout j'eus le tort de me retrancher dans ma personnalité.

« — Etait-ce de l'égoïsme? — Oui et non. De l'égoïsme, il y en a eu; mais en réalité il était la conséquence de ma tournure d'esprit.

« — Quel était le motif de cette tournure d'esprit? — Dégoût des autres résultant de leurs imperfections.

« — Mais alors quelle est votre faute à vous ? — Ma faute, je le répète, c'est le manque de bienveillance envers mes semblables.

« — Que souffrez-vous ? — Des regrets amers.

« — Pourquoi, si vous n'avez fait aucun mal ? — Non, pas de mal ! mais je n'ai fait aucun bien !... Vie nulle et inutile ; à recommencer. Quelle pénible perspective pour un homme qui a d'avance le dégoût de la vie.

« — Il faut prier Dieu en attendant une réincarnation, et pour bien vous préparer à celle-ci, essayez actuellement de détourner de fautes semblables les incarnés en danger de la commettre. — Oui, je prierai, et je tenterai de réparer le temps perdu.

« — Prions ensemble ? (*Après la prière.*) — Merci. Je suis mieux. Je comprends toute la portée de ton conseil. Je vais, avec passion, essayer de détourner de la voie funeste ceux qui seraient tentés de s'y fourvoyer. »

« *Mathieu.* — Qui êtes-vous ? — Un mort. Je ressens encore les tristes douleurs du moment pénible. Je souffre aussi de mes imperfections. J'ai cherché, par ma manière d'être, à détourner du bien ceux qui avaient assez de confiance pour le faire.

« — Comment cela ; expliquez-vous ? — J'ai semé dans les intelligences qui m'étaient confiées, le doute et le mépris des autres ; j'ai tué l'enthousiasme généreux qui engendre les sacrifices ; j'ai développé l'égoïsme lorsque j'ai trouvé les germes de ce défaut ; par mes leçons, j'ai semé la défiance et annulé les bons sentiments.

« — Cette manière d'être résultait-elle de l'égoïsme ? — Non. J'avais été abreuvé d'amertumes dans ma vie. J'avais été appelé à lire dans le cœur de bien des gens réputés bons, et trouvé de mauvaises passions et d'indignes calculs dans les cœurs où semblait triompher la vertu. Ma désillusion m'a fait dépasser le but !... Chez moi le mépris s'est changé en haine ; au lieu de me mettre au-dessus de l'humanité vicieuse, sachant lui pardonner en cherchant à l'améliorer, j'ai généralisé le mépris conçu pour quelques-uns, j'ai englobé le monde dans ma réprobation. Apôtre des mépris de l'humanité, j'ai fait bien du mal à des cœurs naïfs que leurs tendances portaient vers le dévouement et la générosité.

« — Que souffrez-vous ? — Je souffre de ce que je t'ai déjà dit. Puis de voir entre Dieu et moi un abîme de maux causés par ma faute, d'être condamné à souffrir éternellement, abandonné de tous. Ayant prêché le mépris des autres et conseillé de vivre pour soi, je me suis isolé sans conseils et sans amis. Je vois les morts qui circulent, ils vont, ils viennent et pas un ne répond à mes questions, ils semblent ne point me voir ! !... Je suis seul ; seul comme dans un désert inhabité et cependant peuplé. Je suis, je le crois, privé de moyens de relations avec autrui.

« — Il faut prier Dieu de vous pardonner. Votre souffrance physique résulte de ce que votre dégagement n'est pas encore complet ; la prière vous guérira. Pour le surplus, il vous faut non-seulement prier, mais encore chasser de votre cœur le mobile de votre faute, et réparer autant que possible le mal que vous avez causé. Faites-vous l'apôtre de la bienveillance et du pardon auprès des incarnés qui seraient tentés de concevoir, comme vous, de l'amertume contre l'imperfection humaine en la poussant jusqu'au mépris, à la haine. Voulez-vous prier ensemble ? — Merci. Oui, prions ensemble ; ta prière, m'a-t-on dit, est un bienfait pour ceux qui en reçoivent les effluves. (*Après la prière.*) Merci. Dieu est bon. Je le prierai, j'assisterai à tes évocations, j'agirai.

« *Le guide.* — Le premier Esprit subit les conséquences de sa manière d'être. Il s'est isolé du monde, a vécu pour lui, non par égoïsme, mais par manque de bienveillance pour les fautes d'autrui. Il rentre dans le monde des Esprits comme un néophyte, sans avoir accompli une bonne action ; c'est une vie à recommencer ; il faut prier pour lui.

« Le second est plus sévèrement puni. Il ne s'est pas contenté de ne point remplir ses devoirs de solidarité humaine, car il a cherché à propager des doctrines néfastes, aussi doit-il réparer le mal causé. Cependant tous les deux ne sont pas mauvais à proprement parler ; ils sont imparfaits ; pour mériter l'amour de Dieu, il faut rendre le bien pour le mal. Ils n'ont pas eu le courage du mal ; l'un a répondu par son isolement du monde, l'autre en le rendant au moyen de sa propagande contre l'humanité. Il faut prier pour eux et ils cesseront de souffrir, ils revivront ; s'ils suivent ces conseils et savent préparer leur réincarnation, la vie qui leur sera accordée les conduira dans des mondes meilleurs. Il y a, en somme, chez ces Esprits, un fond d'avancement déjà acquis.

« *Au guide.* — Mathieu se croit privé de relations avec les autres ? — *Le guide.* — Il est, en effet, privé de moyens de relations avec les Esprits, non par l'intervention d'une volonté étrangère, mais bien par la nature de son propre fluide préparé ainsi par sa conduite sur la terre. Mathieu s'est séparé pendant la vie de toutes pensées d'échange d'idées amicales et sentimentales, et, dès lors, ses fluides se sont atrophiés dans ce sens ; il n'a plus, dans ce monde nouveau où le moyen de relation repose entièrement sur le contact fluidique et non sur le bruit, la puissance fluidique suffisante et la conception morale nécessaire pour entrer en relation avec les autres Esprits. Cela lui viendra peu à peu.

« *Au guide.* — Il ajoute : « On me dit que ta prière doit m'être utile » ; qui a pu lui dire cela ? — *Le guide.* — Son Esprit protecteur peut, par moments, lui donner un avis ; ce fait est si rare

qu'il a pu dire : « Il vit dans un désert. » Il voit ce désert rempli de monde, mais ce monde est muet pour lui, ou plutôt il y est semblable à un sourd, car il ne perçoit pas la pensée des autres. »

Quatorze jours après, le médium voit revenir l'Esprit de Mathieu ; il dit : « Je me rends compte de mon état et je veux sérieusement me corriger ; je prie, et c'est beaucoup pour moi : la prière m'élève l'âme, elle permet à mon intelligence d'avoir parfois, une lucidité particulière qui me donne la conception de mes torts et la connaissance des devoirs à remplir envers mes semblables.

« — Faut-il encore prier pour vous ? — Oui. Je suis encore en voie de travail, pour me mettre en état d'Esprit qui a repris ses facultés. L'équilibre des fluides n'est pas encore rétabli chez moi. Prie toujours, prions ensemble. » (Une visite suspend la communication. Le lendemain, l'Esprit de Mathieu revient.)

« *Mathieu.* — Je reprends ma communication. Prie toujours, j'en ai besoin. Je me prépare à une réincarnation dans laquelle j'aurai à me faire le souffre-douleur des autres ; j'instruirai la jeunesse dans la loi d'amour, de charité et de solidarité.

« — Comment pourrez-vous être un souffre-douleur ? — Parce que ma personne émanera des fluides pouvant déterminer chez les incarnés qui ne sauront pas résister à cette tentation, un sentiment de mépris et d'antipathie à mon égard. Je serai antipathique !!... conséquence du fluide périsprital que je me suis créé dans une existence passée pour avoir méprisé l'humanité et lui avoir voué ma haine.

« — En attendant cette réincarnation, que faites-vous ? — Rien. Je prie, je travaille à me reconnaître complètement.

« — Il faudrait, comme Esprit, essayer dès maintenant de réparer le mal que vous avez fait. Cherchez un homme qui a votre défaut, inspirez-le afin de l'aider à résister. — Oui, tu as raison, cela me consoliderait pour traverser ma nouvelle incarnation. Le grand pas, difficile à franchir dans ma future existence, sera, étant méprisé et mésestimé, de ne pas retourner à ma tendance naturelle, la misanthropie. Je ferai ce que tu me dis. Cela me rendra fort ; merci et au revoir.

« *Le guide.* — Mathieu sera prêtre, dans la période historique de la France où ce rôle sera conspué et maudit. Il sera bon et honnête cependant ; mais il trouvera la situation telle que l'auront faite les fautes de ses prédécesseurs ; il subira la conséquence des siennes propres. A force d'avoir produit des fluides de haine et de mépris, il en absorbera de semblables dans son incarnation nouvelle. Chez autrui, il déterminera ces sentiments à son égard.

« Suivre le conseil que tu lui as donné sera une préparation qui aura comme conséquence de lui faire acquérir une force morale

considérable pour résister à ses tendances malheureuses. Cette réparation opérée comme Esprit, en attendant une vie d'épreuve nécessaire pour avancer plus rapidement, non-seulement le consolidera dans sa détermination, mais adoucira d'autant ses épreuves mêmes. Les épreuves que Dieu inflige sont limitées d'une façon exacte au strict nécessaire. Ce qu'il accomplira comme Esprit sera un fait acquis à l'état d'homme ; il n'aura pas à le recommencer.

« *Au guide.* — Mathieu dit qu'il émanera des fluides qui le rendront antipathique, et vous dites qu'il les absorbera? — *Le guide.* — Il émanera et absorbera. Il absorbera par ce fait qu'il a donné ce pli à son Esprit durant sa dernière incarnation ; il émanera le fluide tel qu'il l'aura absorbé. Il se produit dans le pèrisprit deux actions. Celle qui consiste à distiller dans l'atmosphère fluidique, pour épurer le fluide perdu, c'est l'entretien du pèrisprit ; et celle qui projette le fluide au dehors, c'est la vie de relation. L'être absorbe et projette.

« *Au guide.* — Dans le cas spécial de Mathieu? — *Le guide.* — Mathieu absorbera les fluides que, pendant sa dernière incarnation, il s'est assimilés par habitude ; il les répandra magnétiquement sur ceux qui l'approcheront. »

Faire le bien pour en tirer profit, c'est travailler en égoïste ; le bien doit être fait par amour du bien ; ainsi accompli, l'injustice et l'ingratitude ne peuvent détourner de cette voie bénie. Amis spirites, notre foi en Dieu et la morale sublime que déroule sous nos yeux la révélation nouvelle, ne nous mettent-elles pas au-dessus des ingratitude ; ne nous laissent-elles pas le cœur plein de bienveillance pour une humanité dont nous connaissons l'origine et l'avenir? Amour et charité, telle est notre devise. Notre signe de ralliement sur cette terre où nous sommes dispersés, c'est le bien que nous accomplissons. Les plaies guéries, les consolations données sont les émanations de bonnes pensées qui nous signalent aux purs Esprits ; elles nous rapprochent et nous groupent dans leur affection.

Nous resterons impassibles en accomplissant nos actes de bienfaisance spirite si, malgré toutes les perversités et toutes les injustices, nous rapportons au Seigneur le bien que nous aurons accompli. En songeant à l'humanité vicieuse, rappelons-nous bien ceci : l'homme imparfait s'améliorera, et nous avons dû être ce qu'il est ; si nous fûmes ainsi, réfléchissons à ce que nous sommes encore, aux efforts qu'il nous reste à accomplir ; notre amour du bien, comme notre bonté, sera mis au-dessus de tous les découragements et de tous les dégoûts, si nous pensons combien la mansuétude de Dieu est infinie à notre égard : ne nous permet-elle pas, malgré notre infériorité et nos fautes, de nous élever vers lui?... V.

Après la mort. — La naine.

Ne vous moquez jamais d'un pauvre infirme; ayez
Pour lui des sentiments fraternels et soyez
Son appui, son soutien, son protecteur, son guide.
Le corps est la demeure où notre Esprit réside,
Qu'il quitte et qu'il reprend : un bel homme renaît
Plus souvent qu'on ne croit dans un corps contrefait.
Je veux vous raconter, pour appuyer ma thèse,
Ce qui m'est arrivé. J'étais fort à mon aise
Dans un beau corps de femme, et les adorateurs
M'entouraient, m'enivrant de leurs propos flatteurs.
Je me laissai glisser sur cette douce pente
Que la vanité forme et l'égoïsme augmente,
Tant et si loin qu'enfin je crus de bonne foi
Que Dieu n'avait créé le monde que pour moi.
Des souffrances d'autrui je ne tenais nul compte.
Je cherchais mon plaisir, et je n'avais pas honte
De le trouver souvent dans le sarcasme amer
Qui pénètre plus froid et plus dur que le fer
Au cœur de l'avorton, difforme créature
Qu'en un moment d'erreur enfanta la nature.
J'en fus cruellement punie; après la mort,
Je compris, mais trop tard, combien j'avais eu tort.
Ainsi que pour le corps, il existe pour l'âme
Des beautés, des laideurs, et la plus belle femme
Qui nourrit dans son cœur des penchants vicieux,
Morte, n'est comme Esprit qu'un bamboche odieux.
Un tel sort m'attendait; et ce fut le supplice
Que m'infligea d'abord la divine justice.
Mais ce n'était pas tout : après le châtement
Vient l'épreuve qu'il faut subir patiemment
Si l'on veut qu'à notre âme elle soit profitable
Et qu'elle en sorte un jour plus forte et plus aimable.
C'est ce que l'on me fit comprendre en me montrant,
Bien loin dans ma pensée, un pauvre être souffrant,
Cacochyme, courbé, difforme, une nabote
A grand'peine atteignant la hauteur d'une botte.
Il me prit un frisson en la voyant. C'était
Mon incarnation future. Elle disait :
— Il faudra m'animer; c'est une rude épreuve;
Mais quelque amer que soit le fiel dont on t'abreuve,
Résigne-toi, sois fort, et montre que tu sais,
Après avoir raillé les êtres contrefaits,
Supporter les mépris dont tu fus si prodigue.
C'est le plus sûr moyen d'opposer une digue
Au penchant qui t'entraîne au mal, à la laideur.
Ne reviens point Esprit haineux, jaloux, rageur.
Mais humble, bienveillant et doux. Allons, courage!
Qu'il naisse un bel enfant de notre mariage. —
L'union m'effrayait, mais je m'y résignai,
Et, quoique en rechignant, au contrat je signai.

Dans la rustique Sparte et l'élégante Athène,
 Le lutteur désireux de vaincre dans l'arène,
 Par un long exercice auquel il se livrait
 Assouplissait son corps et le fortifiait.
 Ainsi je préparai mon âme par l'étude,
 La réflexion grave et par la certitude
 Acquise que l'on doit se résoudre à souffrir
 Pour se purifier, progresser et grandir.
 Je renaquis, je fus celle que j'avais vue,
 Riche d'infirmités mais de bien dépourvue.
 Orpheline à dix ans, je mendiais mon pain.
 De l'homme le plus grave au dernier galopin,
 Nul ne pouvait jamais me rencontrer sans rire.
 Je vous laisse à penser quel était mon martyre !
 Les enfants me huaient.

J'eus cinquante ans.

Un jour,

Autour d'un beau palais, délicieux séjour
 Qu'habitait une femme aussi bonne que belle,
 Je fuyais de gamins une troupe cruelle.
 Elle me vit; son cœur fut ému; je trouvai
 Dès ce moment chez elle un asile assuré.
 Pour me faire oublier mon ancienne détresse,
 Elle me prodigua ses soins et sa tendresse
 Jusqu'au jour où la mort vint me frapper. Alors
 Mon Esprit dégagé des ténèbres du corps
 Reconnut, étonné, dans cette bienfaitrice
 Un bossu qu'autrefois poursuivit ma malice,
 Quand j'étais belle femme.

Oh ! puissé-je à mon tour,

A qui me fut cruel rendre un semblable amour! V. TOURNIER.

BIBLIOGRAPHIE

Le Credo de 1874. — Sous ce titre, madame C. G..., de T..., nous envoie une brochure que nous vendons, 7, rue de Lille, 0 fr. 25. — 30 c. avec le port. L'auteur est spirite, et nous donnons la préface du *Credo*. — « A la suite d'une discussion dans laquelle mon interlocuteur soutenait que *ni Dieu, ni l'âme* ne peuvent exister, étant d'une opinion contraire, nous nous sommes jeté le défi de prouver notre opinion plume à la main, en peu de mots. — Voilà la mienne. »

Madame Bourdin, de Genève. — Nous avons lu un extrait bien intéressant du nouvel ouvrage de madame Bourdin: il est sous presse et nous engageons nos lecteurs à envoyer une souscription de 3 fr. à l'auteur, à Genève, glacis de Rive, 11 (maison Junod); cette marque de sympathie lui permettra de n'être pas entravée par certaines difficultés matérielles. *Soyons solidaires.*

Souscription pour les bibliothèques militaires.

| | | |
|--|---------------------------|--------|
| | 8 ^e liste..... | 969 25 |
| MM. Emile Gravat, 1 fr. Labrousse, 1 fr. Matrat père, 1 fr..... | | 3 » |
| Guilbert, à Saint-Germain-Aunay, 1 fr. J.-J. Meyer, 5 fr..... | | 6 » |
| Michelliez, 3 fr. Grosch, 1 fr. 50. E. Poncet, 1 fr. 50. Cassac, 0,25. | | 6 25 |
| | Total | 984 50 |

Nous réclamons les listes de souscription.

L'Administrateur-rédacteur : P.-G. LEYMARIE.